

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 47

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés au **CONTEUR VAUDOIS**,
pour 1930, recevront ce journal

GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre pro-
chain, en s'adressant à l'Adminis-
tration, 9, Pré-du-Mar-
ché, Lausanne.



L'HIVER DU CAMPAGNARD

S l'hiver est la morte-saison pour le cam-
pagnard, il ne connaît cependant pas le
chômage. Le travail ne le talonne pas,
non, et pas n'est besoin d'allonger les journées,
même les plus courtes ; et sans les soins à donner
au bétail, ce qu'il tient à faire avec la plus par-
faite régularité, il pourrait se contenter de se le-
ver avec le soleil et de poser l'outil à la nuit. On
comprendrait qu'il prenne ses aises, des demi-
vacances, qu'il reste au coin du feu quand il gèle
à pierre fendre ou qu'il fait un temps à ne mettre
ni chien ni chat à la rue. Mais le grand air lui
manquerait à l'oppresser d'un sourd malaise et le
jour, si gris, si sombre fût-il, lui ferait honte de
son oisiveté.

Le soir lui suffit pour trouver un certain char-
me à caresser le banc du vieux fourneau de mo-
lasse, qui garde encore sa place dans nombre de
maisons villageoises. Il se retrempe un instant
dans la vie de famille, lit les nouvelles du jour,
feuillette l'almanach ou une revue agricole, et fi-
nit invariablement par s'assoupir dans la tiédeur
et le bien-être, en imitant le chat qui ronronne à
ses côtés. Il se défend du sommeil, et un plongeon
brusque de son chef, une révérence trop profonde
le font se ressaisir et remet son esprit en activité,
ou bien c'est la mélodie d'un enfant récitant sa
leçon ou des petits bras qui veulent le serrer par
le cou pour l'adieu du soir. Ah ! il n'allonge pas
la veillée, à moins que, dormant peu, il ne veuille
abrégier la nuit.

A l'ordinaire, scie et hache sont en danse. Tra-
versez la forêt, vous y entendez les bruits variés
d'une activité inusitée : des coups de hache qui,
répercutés, font frémir les ramures ; la grande
scie s'attaquant avec des vibrations métalliques à
la base d'un tronc en le sectionnant ; la chute re-
tentissante du sapin ou du hêtre avec son fracas
de branches, qui fait trembler le sol et, en ou-
vrant une éclaircie, fait entrer un peu de ciel
dans le jour atténué du sous-bois ; les voix exci-
tantes les chevaux qui traînent les billes à port de
char ; les gémissements des essieux, cahotant sous
de lourdes charges dans les ornières que l'alter-
nance du gel et du dégel agrandit chaque jour et
transforme en fondrières, d'où les roues ressortent
ruisselantes de boue, les chevaux guêtrés jus-
qu'aux jarrets et ébloués jusqu'au poitrail.
Tout cela anime la forêt en troublant son silence
hivernal.

Billes tronçonnées et branches sont amenées
dans la cour de la maison, où se poursuit le tra-
vail de la scie, de la hache et de la serpe. Sous les
coups de cette dernière, les fagots se multiplient
et forment rempart le long des murs, sous les
avant-toits, sous un apentis de fortune, en atten-

dant de prendre le chemin du four ou celui du
grand poêle, qui n'en font qu'une bouchée.

On scie encore à la main le bois de chauffage
dans nos villages, et c'est, paraît-il, un exercice
si hygiénique, si favorable au système nerveux
pour combattre la neurasthénie et rétablir un bon
équilibre des facultés, que tel docteur de ma con-
naissance le faisait exécuter entre deux douches
à certains malades de son établissement. Ce mou-
vement régulier de va-et-vient, tout en dévelop-
pant les biceps, a le pouvoir de calmer l'irritabi-
lité des nerfs, et le ronron de la scie endort le
cerveau en y infiltrant des germes de béatitude
future, à moins que le contraire ne se produise,
ce qui ne surprendrait qu'à demi. Quoi qu'il en
soit, le campagnard l'exécute posément, large-
ment, à grands coups, exempt qu'il est en gé-
néral des maladies dues à la fièvre du jour et des
villes, s'interrompant parfois pour un tour à l'é-
curie, un brin de causette avec le voisin ou tel
menu travail auquel il pense tout à coup. Au
reste, rien ne presse ; l'hiver est long et il faut
laisser quelque chose à faire pour les mauvais
jours du printemps.

Si la scie ne glisse pas aisément ou pour la
faire glisser comme dans du beurre, il y passe de
temps à autre le nombre de porc, réservé avec
soin pour cet office lors de la dernière boucherie.

Tandis que les dents fraîchement aiguisées cra-
chent la sciure, la hache opère la multiplication
des bûches. Si le bois résiste, si quelque nœud
s'entête à ne pas céder, si une « tête », dure com-
me le roc, enchevêtre ses fibres, la lutte est ardue.
La lame coincée de tous côtés, ne peut plus être
dégagée, il faut donc qu'elle emporte la victoire.
Les bras aux muscles d'acier frappent à toute vo-
lée avec le lourd maillet, en accentuant leur ac-
tion par des han ! énergiques, et, ténaces, fini-
sent par réduire le récalcitrant. Mais ce combat à
outrance est rare : le coup-d'œil du maître re-
connaît aisément les points faibles de la résis-
tance, et les mauvaises têtes ne sont écartelées
que pour pouvoir s'engouffrer dans le foyer, sous
le chaudron où se mitonne le menu des porcs ou
sous la chaudière à lessive.

Les bûches s'amoncellent en pyramides irrégu-
lières, en dômes imposants, barricades d'un nou-
veau genre qui semblent défendre l'approche des
maisons. Quand elles auront perdu leur humidité,
elles rempliront les vides que l'hiver a creusés au
bûcher. Ici et là, elles sont entassées en piles ré-
gulières ou en un cylindre parfait, avec aligne-
ment impeccable et toit conique pour protéger
l'intérieur de la masse.

A. Gaillard.

Paternité. — C'est entendu. L'Etat est un père
pour nous, mais c'est un bien mauvais père. Il ne
songe qu'à augmenter nos impôts.

— Que voulez-vous ? Tel père, tel fils.

Une journée longue. — Le docteur rencontre Pi-
dou, et lui dit qu'il lui faut abandonner le petit verre.

— Vous pensez ? dit Pidou.

— J'en suis sûr, et de plus, si vous cessez de boire,

je suis certain que cela prolongera vos jours.

— En y réfléchissant, c'est vrai, et vous avez rai-
son, dit Pidou, j'ai passé vingt-quatre heures sans
boire un coup, une fois, il y a six mois, et j'ai jamais
trouvé une journée aussi longue !

Hugolesque. — Croyez-vous qu'on puisse écrire
quelque chose de vraiment bien, d'un seul jet, sans
corrections ?

— Sûrement non. Dans littérature, il y a rature.



TSACON SON METI

A tsacon son meti, so dit lo vilhio revî.
Clli que l'a età fé po gardà le caïon,
que le gardà, et clli que l'a età met po
menà le dzein, qui le mine bin adrâi et pu l'e tot.
L'è dinse que peinsâve lo marchand de tsatagne
bresolâie que tint son'hangar pas bin llien de la
Banqua cantonâla pè Losena.

Clli marchand fâ pardieu pas tant mau son
commerce. Ti le dzor que l'hivè no baille, l'è quie
à fotemassî vè son petit fornet, à grellî sè tsa-
tagne su 'na pliaqua à quegnu crebliâie de pe-
tit perte, quemet se l'avâi zu la prinma vèroula.
On lâi cheint bon dè coûte : le narî vo gon-
filiant et le potte vo breinnant tote solette dza
du ceint pî llien. Le tint sè tsatagne bin adrâi
dèso onna tserpelhîra et pu hardi ! cò ein vâo ?
po dhî, po veingt, et po bin mé ! Relètsî-vo le
babine !

Clli coo cougnâi bin son meti et ne fâ que
stisse. Accutâ-vâi !

L'autr'hî, vaicé que ion de clliâo galabon-
teims que pouant vivre de l'air dâo teims et de
ràcannâdzo, vint vè noutron marchand de tsa-
tagne :

- Salut Frédéri ! que lâi fâ dinse.
- Salut Davi !
- Dis vâi ! porrâi-to mè fère on petit servîço ?
- Cein dèpeind ! Quin servîço ?
- Mè pritâ cinq franc !
- Cinq franc ! Tè pritâ cinq franc ! Vâi-to,

Davi, vouldrî bin, mâ lâi a pas moyen.

- Porquie ?
- Cein m'è dèfeindu !
- Quemet, dèfeindu ?
- Oï. L'è onna conveinchon.
- Quemet onna conveinchon ? Avoué cò ?
- Avoué la Banqua cantonâla.
- Quaise-tè ?
- L'è dinse. On a fé onna patse le loû, Monsu

Bersier de la Banqua cantonâla et mè po ne pas
no fère concurrence. La Banqua cantonâla ne
dusse pas veindre dâi tsatagne et mè, cein m'è dè-
feindu de pritâ de l'erdzeint. Dinse, po le tsata-
gne l'è îce, mâ po eimprontâ l'è de la part de le
de la tserrâre ! Onna conveinchon, l'è onna con-
veinchon, et pu l'è bon. Marc à Louis.

LES VIEUX NORMALIENS

L n'est pas trop tard pour en parler dans
ce journal, si accueillant aux bonnes
choses vaudoises. Il n'est pas trop tard
non plus pour bien faire : c'était la première fois
que nous assistions à la réunion des anciens nor-
maliens. A plusieurs reprises, des camarades nous
avaient dit le plaisir qu'ils y avaient. Force est
de reconnaître qu'à côté des entrevues intimes de
la « classe », celle avec nos aînés et nos... cadets
prolongent heureusement les souvenirs du passé.

Ils étaient donc une soixantaine, faisant hon-
neur à un menu excellent servi à l'Hôtel de
France, le samedi 2 novembre, soit le lendemain
de la Toussaint, date mélancolique, mais qui,